Ô Suleïka…

Autor(en): **Wallis, Suzanne**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **82 (1979)**

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555177

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Ô Suleïka...

par Suzanne Wallis

Les roses d'Hispahan, les jardins de Biskra, le golfe enchanté de Tarente... toutes les beautés de la terre, Suleïka, la fascination de tous les ailleurs, les innombrables paysages que je ne verrai jamais
car je suis un sédentaire
tu me les as donnés ! Car c'est à toi que je pense, lorsque pour un fugitif instant la Beauté croise mon chemin, et pour l'affronter,
ô Suleïka,
ne sommes-nous pas toujours sans défense ?

Je suis un solitaire. Loin de toi, je vis ma vie d'homme ; séparé de toi, j'accomplis mon destin ni glorieux ni exceptionnel, tout simplement humain, entaché d'humaines faiblesses, de regrets inutiles, mais éclairé par l'amitié, la tendresse. La vie d'un chercheur absorbé par son travail, d'un sédentaire amoureux de sa terre natale. Jadis tu me reprochais gentiment cette allégeance inconditionnelle, « mon petit chauvin », m'appelais-tu en riant, mais tu l'étais autant que moi, bien que d'une autre manière, donnée toi aussi corps et âme non pas à ta terre, la Tunisie, mais à ton peuple.

Notre amour était né sous deux étoiles contraires, mais complémentaires ; dans les murs de cette ville habitée par le souffle du désert ; sous le signe du provisoire. Le sachant l'un

et l'autre, dès l'instant de notre rencontre. C'est dans le temporaire que nous avons bâti notre rêve, celui de tous les amoureux, d'un amour parfait, providentiel, et malgré tout éternel. Nous avons eu de la chance. Cela, je le sais maintenant. Nous n'avions pas à nous soucier du futur, le présent étant notre seul refuge. Nous l'acceptions dans le sens de don, ce présent, de présent du destin. Il nous suffirait. Du moins en avions-nous décidé ainsi. Et d'abolir, dans notre relation, tout regret, toute pensée d'avenir, de pérennité. Qu'est-ce donc que la pérennité ? nous demandions-nous. Et autour de ce mot, ou d'un autre, à partir d'un concept ou d'une métaphore, nous devisions pendant des heures. Nous marchions le long du littoral et nous parlions. N'avions-nous pas à nous expérimenter aussi à travers le langage ? A mesurer l'amble de notre pensée aux abstractions philosophiques ? N'était-ce pas merveilleux de se perdre, puis de se retrouver dans le labyrinthe des mots ? N'en avons-nous pas joui autant que de nos rencontres physiques ? Mais aussi souffert davantage. Dans nos affrontements amoureux nos deux altérités se fondaient l'une dans l'autre et devenaient un tout parfait, sans faille, presque métaphysique. Dans nos joutes verbales nous nous découvrions autres, différents, adversaires sur plusieurs points. Cet amour que tu portais à ton pays, à ton peuple, ressemblait si peu à celui que je ressentais pour ma terre bretonne. Il était révolutionnaire, tandis que le mien était conservateur. La Bretagne, je la voulais telle qu'elle avait été, fruste et fière, et libre. Issu d'une famille de laboureurs et de pêcheurs, je charriais dans mon sang les atavismes des gens de la terre, de la mer, leur lourdeur, leur lenteur, leurs raisonnements obtus et réactionnaires. Toi, tu voyais la Tunisie tournée vers l'avenir, tu la voulais plus ouverte aux temps nouveaux, plus humaine, plus juste, principalement envers les femmes; et ta démarche, socialiste dans ses débuts, par la force des choses était devenue féministe.

Il y a vingt-deux ans de cela !

Et toi, ma rose du désert, quelle est ta vie loin de moi ? As-tu su, par-delà la quarantaine, sauver ton courage et ta foi, ta générosité, ton enthousiasme communicatif ? Davantage que par le passé, je me surprends, ces temps, à penser à toi. Et je me demande si nous avons bien fait de nous quitter, si j'ai eu raison, moi, de retourner en Bretagne. Car il n'était pas question, pour toi, de quitter ton pays, je le comprenais très bien : c'est là seulement que tu pouvais mener ta lutte, que se trouvait ton champ d'action. Mais moi ?

En tant qu'assistant à l'hôpital Charles Nicole, j'aurais pu, sans doute, y faire mon chemin. Le médecin en chef ne m'a-t-il pas demandé de rester à Tunis, avec la perspective de lui succéder un jour ? J'y aurais certainement trouvé un domaine vers lequel orienter mes recherches, des recherches autres que celles dont je m'occupe actuellement, mais qui m'eussent également passionné... or je n'étais pas mûr. Non, je n'étais pas prêt à faire, au nom de l'amour, cet acte d'abnégation que notre société attend tout naturellement des femmes : quitter ma patrie, ma famille, mon mode de vie. Et si je l'avais fait
si tu l'avais exigé !
je te l'aurais sans doute reproché un jour ou l'autre. Tu le savais. Par une sorte d'accord tacite, aucun de nous n'a demandé à l'autre ce sacrifice... et pourtant ! combien de fois ai-je été tenté de te prier, de te supplier de m'accompagner en Bretagne ! Que de fois me suis-je imaginé une vie en commun dans la vieille maison qui serait un jour la mienne, qui aurait pu être la nôtre,
ô Suleïka !

Un jour après l'amour, au cours duquel j'avais « oublié » toute mesure de prudence, je te regardais dormir. Epars sur l'oreiller, tes cheveux si noirs, où cependant des reflets cuivrés s'allumaient ; abandonné, ton corps bronzé naturellement, empreint de cette grâce de jeune animal qui me touchait... abandonné à quel rêve ? Que tu étais belle ! Et je fabulais. Je voyais ma semence voyager en toi, s'orienter vers l'ovule prêt à la recevoir ; s'aménager un nid dans la cavité utérine, profonde, chaude et

vivante. J'imaginais ton ventre grossissant, perdant peu à peu cette immunité qui me troublait souvent et parfois m'exaspérait; et puis l'enfant... cet enfant pour lequel tu accepterais, peut-être, de me suivre en Bretagne. A quoi ressemblerait-il ? A ce moment je pensais à un garçon, je le voyais semblable au petit gars que nous avons rencontré au bord de la mer,
ô Suleïka,
le petit Yassim, si extraordinairement beau, si incroyablement sale, dont le sourire nous a immédiatement conquis. Je trouvais qu'il te ressemblait. Vous étiez tout simplement de la même race et vous parliez le même idiome. Te souviens-tu ?

Tu lui as donné une orange, qu'il a mangée comme une pomme, en crachant l'écorce au loin. Assise à côté de lui, tu le tenais sous ton charme, ensorceleuse. Tu lui parlais. Et moi je vous regardais, avec un brin de jalousie au cœur.

— N'aimerais-tu pas un petit garçon comme Yassim ? t'ai-je demandé lorsque nous l'eûmes quitté.

— Beaucoup ! as-tu répondu simplement.

La fin de notre promenade s'est passée en silence, chacun de nous pris dans la glace de ses propres fantasmes, dont nous ne parlions jamais. A quoi bon ?

C'est à Yassim que je pensais, te regardant dormir.

Quelques années plus tard, j'ai ardemment désiré une fille. Je pensais alors (et je le pense encore) que seule la femme, les femmes, seraient désormais capables d'arracher l'humanité de l'ornière dans laquelle nous l'avons manœuvrée, nous les hommes. Car elles sont moins impliquées dans nos erreurs et nos contradictions, la civilisation qui nous étouffe étant une civilisation masculine.

Je pensais donc à Yassim et je le voyais grandir dans notre maison de Bretagne; je lui apprenais la mer, la nôtre, indomptable et farouche, qui ressemble si peu à la vôtre, cette nonchalante. Alors tu as ouvert les yeux, tu m'as regardé, et ton sourire si confiant m'a rempli de confusion : quel chantage étais-je en

train de manigancer, auquel tu ne céderais même pas, j'en étais certain !

— Va vite te laver, t'ai-je dit, je n'ai pas été très prudent aujourd'hui.

Avec ton rire de colombe, tu t'es enfuie à la salle de bain. Il y a vingt-deux ans de cela !

Pourquoi ai-je commencé ce récit, cette espèce de lettre absurde adressée à toi
ô Suleïka ?

Depuis quelque temps je me sens fatigué, le travail a perdu de sa saveur, et certains jours la vie m'ennuie. C'est un signe de vieillissement, ces retours dans le passé, ce besoin de revivre en pensée la période la plus belle de ma vie. C'est aussi une tentative de faire le point. De me situer par rapport à toi, par rapport aux exigences des femmes d'aujourd'hui. J'ai beaucoup changé depuis que je t'ai quittée, depuis que j'ai franchi la passerelle du navire qui me ramena en France. Je crois avoir fait un bon bout de chemin dans ta direction,
ô Suleïka,
aujourd'hui, je serais peut-être digne de toi. Digne, je veux dire, de la femme que tu étais alors. Car de celle que tu es maintenant, que sais-je ? Si le destin nous rapprochait, où nous trouverions-nous, par rapport l'un à l'autre ?

Pourquoi n'avons-nous pas eu le courage de rester en contact, du moins épistolairement ? Je le regrette beaucoup. De t'avoir si complètement perdue, ô ma rose du désert, de ne rien savoir de toi. Peut-être t'es-tu mariée, as-tu fondé une famille ? Quoique j'aie peine à me représenter l'homme, qui eût pu être ton compagnon. Est-il déjà né, cet homme nouveau qui s'affirmera face à la femme nouvelle dont tu fus pour moi le prototype, et répondra à son désir sans frustration, sans peur ni agressivité ?

Tandis que j'écris,
je viens de terminer un long travail de recherche dont je rédige le rapport pour la Revue Médicale,

tandis que j'écris ma pensée s'évade. Je rêve. Je rêve que nous nous retrouvons par hasard,
ce hasard ne pouvant avoir lieu qu'à Paris, seul endroit vers lequel je me déplace parfois,
nous nous rencontrons à Paris et nous racontons l'un à l'autre. Je te dis ma vie, ni glorieuse ni exceptionnelle, ces vingt-deux ans vécus loin de toi, ces vingt années de mariage avec une autre femme que toi. Estelle. Estelle qui vit le plus souvent à l'étranger, dans les stations et les bains à la mode, Estelle, cette femme frivole et égocentrique, infantile, que j'ai épousée il y a vingt ans. A la suite d'un malentendu. Elle terminait, à cette époque, son quatrième semestre de sociologie. Elle était jolie, intelligente et capricieuse
elle est encore capricieuse, intelligente et jolie !
et savait se donner un air d'avant-garde qui m'avait séduit, autant que son charme. J'étais, sans le savoir, à la recherche d'une fille qui te ressemblât, avec laquelle j'eusse pu construire une relation d'un type nouveau, une union moderne de deux êtres émancipés. Je me suis trompé. J'ai vraiment pris pour une lanterne ce qui n'était qu'une vessie. A qui la faute ? A moi, uniquement.

J'aurais aimé qu'elle finisse ses études avant que nous nous mariions. Non ! C'est elle qui a insisté pour devenir ma femme le plus tôt possible, m'assurant qu'elle pourrait tout aussi bien, et même mieux, terminer sa licence étant mariée, ce que faisaient plusieurs de ses camarades. J'alléguai que le studio où je m'étais installé à Paris était trop petit pour y vivre à deux. C'était celui d'un ami qui travaillait à Lyon, et me l'avait sous-loué pour deux ans, le temps de mon stage à l'Institut Pasteur, et de préparer mon doctorat.

Trop petit ? Oh ! Corentin, je m'y sens si bien avec toi, dans ta chambre sous les toits... ! Estelle trouvait ça romantique ! La cérémonie de mariage eut lieu en août, puis nous allâmes passer un mois en Bretagne, qu'Estelle connaissait mal. Mon pays natal sembla lui plaire. Elle y fut gaie, amoureuse et enthou-

siaste. Pourtant, alors déjà, au cours de ces semaines d'implacable tête-à-tête, j'eus l'intuition d'avoir fait une gaffe. A la mieux connaître je découvrais sa frivolité, l'inconsistance de ses jugements, son égocentrisme.

A Paris, elle revit avec plaisir ses camarades d'université, mais reprit ses études sans enthousiasme. D'ailleurs, peu après la rentrée, il s'avéra qu'elle était enceinte.

J'en connaissais pas mal, de jeunes femmes qui poursuivaient des études, tout en portant, puis en allaitant leur enfant. Quant à moi, j'étais prêt à aider ma femme à fournir cet effort. Elle décida néanmoins, malgré mes objections, de remettre ses études à plus tard, lorsque l'enfant serait né. Je savais qu'elle ne les reprendrait jamais, et cela me faisait mal.

On peut à la rigueur, au nom d'une morale hypothétique mais courante qui a pour but le confort de l'homme, forcer une femme à vivre selon les communes normes, lui ravir sa liberté, entraver ses éventuels talents, la réduire au seul rôle pour lequel la société l'éduque, car cette même société est votre alliée et vous donne raison. Mais le contraire n'est pas possible. On ne peut pas obliger une femme à s'assumer, à développer sa propre personnalité, à revendiquer son autonomie, si elle n'en a pas envie. Estelle n'en avait pas envie. Sachant à quel point c'est difficile, fatigant et parfois désespérant de nager à contre-courant, je ne pouvais même pas lui en vouloir. Ainsi, je me retrouvai avec une femme-enfant sur les bras, moi qui rêvais d'une égale, d'une partenaire adulte avec laquelle j'eusse pu partager mes préoccupations et prendre part aux siennes.

Les quelques mois que nous avions encore à passer à Paris devinrent invivables, dans ce studio exigu, avec une femme désœuvrée qui vivait mal sa grossesse. Enfin, en février, nous nous sommes installés en Bretagne. Je reprenais le cabinet d'un ami de mon père, un vieil ami de la famille, qui désirait se retirer depuis longtemps, mais avait attendu que je sois à même de le remplacer. C'est entre mes mains qu'il voulait remettre sa clientèle, ses chers patients.

De retour au pays, j'étais heureux ! Estelle avait l'air content. Elle installait la maison, la vieille maison de mon enfance. Les nausées et la fatigue qui l'avaient indisposée durant les premiers mois de sa grossesse avaient disparu, et mon égoïsme de mâle s'accommodait fort bien de la situation : une petite femme à demeure, agréable à regarder, parfois casse-pieds, mais l'homme, de par son statut, son travail, ses « obligations », a tant de possibilités d'évasion : mon bureau, mon cabinet, mes malades, et des symposiums, et des congrès, étaient autant de barrages que j'élevais entre l'acrimonie de ma femme et ma tranquillité. En plus, j'avais bonne conscience ! Tu t'emmerdes, ma petite ? Pourtant tu avais le choix. Si tu as préféré les chemins battus, la voie du moindre effort, ce n'est pas ma faute !

Je dois dire à ma décharge que je lui ai maintes fois suggéré de se remettre à ses études, ou d'entreprendre autre chose, n'importe quoi susceptible de l'intéresser... mais j'anticipe ! Notre enfant allait naître, il naquit, un garçon. Jean-Yvon. Il ne ressemblait en rien au petit Yassim, sauvage et désinvolte, que nous avions rencontré,
ô Suleïka,
rencontré ensemble quelque part entre Sousse et Monastir. Mais c'était mon fils. Il me ressemblait et ne me ressemblait pas. Avec les années, il me ressembla toujours plus, et toujours moins. Pour le moment ce n'était qu'un petit être vagissant, dépendant, pour lequel je ressentais une tendresse débordante et pas mal d'agacement, en même temps qu'un sentiment de responsabilité qui, certains jours, me coupait le souffle.

Peu après s'être relevée de ses couches, Estelle avait fait une dépression. Il avait fallu la faire soigner en clinique. Elle fit ensuite un voyage en Suisse avec sa mère, afin de se remettre tout à fait, espérais-je, tandis que ma propre mère s'occupait du bébé.

Lorsque Estelle revint, après six mois d'absence, son caractère immature, son inertie, ses exigences d'enfant gâtée me navrèrent. Puis au fil des mois, au fil des années m'exaspérèrent. Jean-Yvon cependant grandissait et se développait normale-

ment, sa grand-mère et moi lui donnions la tendresse dont sa mère était incapable. Et les années passaient, rapides, denses, riches en satisfactions sur le plan professionnel, équilibrées du point de vue affectif, grâce à mon fils, l'amour discret et compréhensif de ma mère, grâce aussi à la merveilleuse amitié qui me lia, pendant de nombreuses années, à une collègue médecin, une de celles qui, au côté de Gisèle Halimi, ont fondé le groupe Choisir. A défaut de pouvoir épouser Catherine, j'embrassai sa cause, à laquelle, d'ailleurs, j'étais acquis depuis longtemps. J'ai été le promoteur d'un Centre de Planning familial dans notre région et j'ai risqué de me faire rayer de l'Ordre des médecins, ce dont je serais presque fier... !

Quant à Estelle, elle était le boulet attaché à mon pied, source de préoccupations et d'ennuis. De la Bretagne, elle prétendait ne pouvoir supporter ni le climat ni les habitants, qu'elle jugeait primitifs. Elle passait ses hivers sur la côte niçoise où sa mère avait une maison, une partie de l'été en Suisse ou en d'autres endroits. Je l'ai accompagnée à deux reprises, en Suisse puis en Italie. Je m'y suis ennuyé à mourir : quels sont les paysages à découvrir, dans ce monde envahi par les mass-media, ce monde inventorié et vendu au rabais par les marchands d'ailleurs ?

Un jour qu'Estelle revenait après une de ses habituelles absences, je lui proposai le divorce. A moi, cette solution semblait logique. Elle cependant s'effondra. Et ce fut de nouveau la clinique psychiatrique, une tentative de suicide, l'horrible chantage aux sentiments, à la pitié...

Peu de temps après, Jean-Yvon s'est tué en mer. Il venait de passer son examen d'entrée à l'Ecole Navale de Brest. A quelques lieues de la côte, il a été surpris par l'orage. Il était pourtant un excellent navigateur, raisonnablement il aurait dû s'en tirer... il y a trouvé la mort ! Estelle, qui l'avait négligé, même purement ignoré pendant dix-huit ans, se jeta avec véhémence dans le deuil. Elle avait enfin trouvé un rôle à sa mesure : la mère éplorée d'un fils bien-aimé mort à la fleur de l'âge ! Elle l'a clamée partout bien haut, sa douleur ! Peut-être était-elle authentique ?

Depuis la mort de Jean-Yvon, je vais fréquemment m'entretenir avec lui dans le petit cimetière d'où l'on voit la mer; j'y retrouve aussi ma mère, partie avant la tragique fin de son unique petit-fils, heureusement. Et je m'entretiens aussi avec toi,
ô Suleïka,
et je médite sur le sens de la vie.

Oui, me voici les mains vides et seul. Mais je m'interdis tout sentiment d'amertume ou de résignation. Parfois même, l'ironie qui préside à mon sort m'amuse. Acquis à la cause des femmes, convaincu de la nécessité et de l'urgence de leur émancipation, j'ai épousé une femme-enfant, égoïste, incapable de s'assumer, la femme telle que la dépeignent les pires misogynes; ayant lutté pour le droit à la maternité voulue, et non plus subie, me voici condamné à faire avorter chaque année toujours les mêmes écervelées, victimes d'une évolution mal comprise. Ai-je le droit de les juger ? Je n'ai même pas celui d'être déçu ! Ce n'est pas en dix ans que la mentalité d'un peuple peut changer et de nouvelles structures, mises à la disposition d'individus arriérés, provoquent immanquablement des abus. D'autre part, si l'on veut faire évoluer les mentalités, il faut d'abord changer les structures.

Ces moments de réflexion, ou de simple rêverie sur le banc du cimetière me sont devenus indispensables. Grâce à eux je pare à ce besoin de communion que je ressens de plus en plus fort; grâce à eux mes mains vides se transforment en mains pleines !
Et toi, ma rose du désert,
ô Suleïka,
qu'as-tu fait de ta vie, tout au long de ces longues années ?

Perros-Guirec, le 3 juin 1977

Après les avoir relus, debout près de la fenêtre, le docteur Corentin Arhen déposa les feuillets sur sa table de travail. Puis il regarda dehors, mais son regard absent ne distinguait rien du paysage que la pluie diluait, ni de la mer noirâtre avec ses crêtes

d'écume blanche, la mer qui se confondait avec le ciel dans un même tumulte.

Il revoyait en revanche la cour de l'université qu'il avait traversée incidemment le jour précédent, ses yeux s'arrêtaient à nouveau sur les deux femmes qui s'y trouvaient, perdues dans le va-et-vient, mêlées à la foule, mais s'en distinguant pourtant. Elles descendaient un escalier. Il s'était arrêté et les avait dévisagées : quelque chose en lui avait fait « tilt » ! La plus âgée, probablement la mère de l'autre, s'était arrêtée elle aussi, avait croisé son regard. Un sourire incertain, mais si jeune qu'il aurait pu être celui d'une adolescente, sourire qui l'identifia définitivement aux yeux de Corentin, l'ensoleilla toute. Elle fit un pas vers lui :

— Corentin... Docteur Arhen ?

— Suleïka... !

Elle s'était tournée vers la jeune fille qui l'accompagnait et l'avait attirée vers eux :

— Voici Anne. Ta fille, Corentin. Notre fille. Anne, voici ton père !

Debout devant la fenêtre brouillée de pluie, le docteur Arhen revivait la rencontre inespérée, incroyable. Hier aussi, durant tout le chemin du retour, incrédule, et tandis que l'essuie-glace cadençait ses pensées de son bruit mouillé, il avait repassé la scène dans son esprit. Incrédule. Ces choses n'arrivent pas. Dans les romans tout au plus. Mais c'était vrai. La réalité dépasse la fiction. Il avait une fille et c'était vrai. Anne. Une fille qui voulait faire sa médecine. A Paris. Anne, sa fille. Elle était venue à Paris pour s'inscrire à la faculté de médecine et sa mère l'avait accompagnée. Suleïka, la mère d'Anne...

Ils avaient pris un pot dans un petit café d'étudiants, près de l'université. Ils n'avaient échangé que des propos futiles, des questions vaguement formulées, des gestes de tendresse avortés, encombrés qu'ils étaient par une émotion trop vive.

Corentin n'avait pas dormi de la nuit. Il s'était relevé dix fois, avait dit Anne, avait dit Suleïka et puis Anne. Il s'était

arrêté devant le miroir, s'était regardé comme on regarde quelqu'un pour qui on ressent beaucoup d'indulgence et avait dit vieux con. Mais il ne le pensait pas. Il constatait seulement que le philosophe-revenu-de-toutes-choses assis sur le banc du cimetière avait soudain pris l'allure d'un homme plein d'allant, encore jeune — de cœur ! — et bourdonnant de projets d'avenir. Finalement vers le matin, il avait dormi deux heures.

Corentin, le docteur Corentin Arhen rêvassait devant la fenêtre, lorsqu'il entendit un bruit de porte, puis dans le vestibule la voix de sa femme.

— Corentin... Elle se tenait dans l'entrebâillement de la porte, évanescente dans un peignoir de soie rose, les cheveux blonds encore défaits, souriante.

— Corentin, Florence vient de téléphoner et nous invite à passer les jours de la Toussaint dans sa maison de Vénasque...

— Estelle...

— Je sais. Je lui ai déjà dit que tu étais pris. Et que je viendrais peut-être, seule.

— Si tu en as envie, il faut y aller, mon petit. Je regrette de ne pouvoir t'accompagner.

Combien de fois avait-il déjà prononcé cette phrase hypocrite ? Mais aujourd'hui, elle l'était à peine. Il était si heureux qu'il regrettait effectivement de ne pouvoir faire ce plaisir à sa femme. Encore n'était-il pas sûr que c'eût été, pour elle, un plaisir !

Depuis quelque temps un modus vivendi acceptable s'était instauré entre eux, fait de courtoisie et d'indulgence de part et d'autre et, de son côté à lui, empreint d'une réelle tendresse. Mon Dieu ! qu'elle soit donc heureuse à sa manière, puisqu'elle ne changerait jamais !

— Quand comptes-tu partir ?

— Jeudi. Je rejoindrai Florence à Paris et nous descendrons ensemble dans ma voiture. Maurice ne peut se libérer avant samedi.

— Bon. Je vais cet après-midi à Paris, c'est urgent, et ne reviendrai qu'après-demain. Tu seras sans doute déjà partie. Alors bon voyage mon petit, sois prudente.

Il lui sourit. Elle avait disparu depuis longtemps et il souriait toujours, à deux autres visages, deux visages aimés qu'il allait retrouver tantôt, dans quelques heures. Puis il se secoua. Au diable les rêves éveillés ! Il avait à faire. Il prit les feuillets couverts de son écriture serrée et les ayant déchirés en plusieurs morceaux, les laissa tomber dans la corbeille à papier. Inutile désormais, cette confession vieille de plus d'une année. Tout sera dit de vive voix, tout sera raconté en temps et lieu, au fil des rencontres ; sous le regard de l'autre tout sera exprimé, signifié, accepté. Pour le moment, rien de précis n'était possible, il s'agissait pour eux d'aller à la découverte les uns des autres, sans hâte, avec douceur et précaution. Pas question, pour le moment, de changer quoi que ce soit, ni dans la vie d'Anne et de sa mère, ni dans sa propre vie. Ne rien brusquer. Attendre. Et savourer le bonheur des retrouvailles, cette exaltation qu'il n'avait plus ressentie depuis si longtemps. Veiller de loin sur sa fille, être là si elle avait besoin de lui. Sa fille, Anne... merci de lui avoir donné ce beau nom, si bien breton,
ô Suleïka !
Toi, avec ton nom de légende, ton nom de mille et une nuits !

Suzanne Wallis